

L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 10 MAI 1860.

No. 30.

UNE JEUNE ENFANT A MARIE.

HYMNES.

Rosa mystica!

Vierge Marie,
Mère chérie,
Toi que l'on prie
A deux genoux ;
Blanche Madone,
Mère si bonne,
A qui l'on donne
Un nom si doux,

Riante aurore
A peine encore
De ses feux dore
Le vert coteau ;
Dans la vallée,
D'ombre voilée,
J'erre isolée,
Près du ruisseau.

Tendre fauvette,
Mère inquiète,
Se met en quête
Pour ses petits ;
Et dans l'attente
De mère absente,
Le doux nid chante
Dans le taillis.

Sous la fenillée,
Encor mouillée
Fleur émaillée
S'épanouit.
Blanche Madone,
Pour ta couronne
Beau lis rayonne
Et te sourit.

Vois cette rose
A peine éclose
Que l'aube arrose
D'humides pleurs ;
Reine immortelle,
Tu fus comme elle
Fleur la plus belle
Parmi les fleurs.

De sa corolle,
Châtte symbole,
Vers toi s'envole
Suave odeur :
Ainsi s'exhale
Voix matinale,
Foi virginale,
Soupir du cœur.

Vierge fidèle,
Mets sous ton aile,
Douce tutelle,
Ta pauvre enfant ;
A ma jeunesse
Donne sagesse,
Soutiens sans cesse
Mon cœur tremblant.

Qu'à toi ma vie
Soit asservie,
Ma seule envie
Est de t'aimer ;
Et dans la voie
Où Dieu m'envoie,
Ma seule joie
De te nommer.

Par M. SEBASTIEN DE SEVERAC, de Saint-Félix,
Elève de seconde au Collège de Sorèze.

L' ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 10 MAI 1860.

Nous continuons aujourd'hui la publication des discours prononcés à la discussion du trente avril. Sans vouloir jouer le rôle d'Aristarque, ni même celui de Patru, il nous sera bien permis de dire tout bas, à l'oreille de nos confrères-orateurs, que leur style aurait pu sentir l'huile, un peu plus encore, sans s'exposer à fatiguer l'odorat des lecteurs. Les principales idées leur avaient été fournies ; ils ont eu à les habiller à leur mode ; pardonnons-leur de ne les avoir pas tout-à-fait endimanchées : leurs occupations multiples ne leur ont pas laissé le loisir. Quoiqu'en dise Molière, le temps fait quelque chose à l'affaire.

DISCOURS DE M. CHABOT.

MM., je n'ai jamais partagé entièrement la manière de voir de Mr. Tremblay par rapport aux Universités, et j'avoue que, supposé même que je l'eusse partagée, je n'aurais eu guère le courage d'émettre mes idées après ce que nous avons entendu. Mr. Lepage vient de nous faire voir que les idées de Mr. Tremblay ne sont ni justes, ni bien claires ; mais je dois dire pour être vrai que Mr. Lepage s'est laissé emporter trop loin par son zèle pour la bonne cause et qu'il tombe dans quelques erreurs que je ne crois pas inutile de relever. Pour ma part, s'il s'agissait de l'utilité des Universités en général ou en théorie, je serais de l'opinion de M. Lepage ou plutôt je n'aurais rien à dire, car il en a dit tout le bien et plus même que je n'en pourrais dire moi-même. Je reconnais avec lui tout ce qu'elles font dans les vieux pays pour le développement, le progrès des sciences et des lettres : je sais que l'Europe leur est redevable de la conservation d'un grand nombre de chefs-d'œuvre anciens que les Universités allaient chercher dans les monastères et qu'elles livraient ainsi à l'admiration du public ; je sais encore que nous devons aux Universités le grand mouvement de l'Europe au 16^e siècle, appelé *renaissance* ; ainsi donc loin de moi la pensée d'en contester l'utilité en général ou en théorie ;

mais ce n'est pas de cela qu'il est question : c'est d'un cas pratique qu'il s'agit aujourd'hui, c'est d'une Université à établir, ici, en ce pays, dans les circonstances où nous sommes. Hé bien, j'y vois beaucoup d'inconvénients et des inconvénients très-graves : je vais énumérer les principaux.

Nous sommes dans un jeune pays dont les besoins, scientifiques surtout, sont par conséquent moins pressants que dans les vieux pays : c'est là une vérité évidente, et qui ne demande pas de preuves. Il en est une autre également évidente, c'est que l'utilité des institutions littéraires et savantes est relative aux besoins des pays et des peuples. Or, ceci étant posé, je dis que le Canada, dans les circonstances où nous sommes, a moins besoin que tout autre pays de nouvelles institutions littéraires et scientifiques. Il n'en a déjà que trop, et je suis persuadé que nous ferions un acte beaucoup plus utile à notre pays, si dans les circonstances où nous nous trouvons, nous nous appliquions plutôt à former de bons et honnêtes colons qu'à ériger partout des maisons d'éducation publique, qui tendent à dépeupler nos campagnes et à rabaisser aux yeux du peuple l'humble mais honorable profession d'agriculteur. Ce n'est passans doute ce que l'on se propose en les créant, mais c'est ce qui arrive dans le fait et c'est fort regrettable. Je vous ai dit, par la simple inspection des choses, que nous avons déjà trop de collèges et d'autres institutions d'enseignement : je ne veux point le prouver d'une manière plus précise, je craindrais peut-être de froisser trop rudement les opinions de quelques-uns de mes auditeurs ; je ne crois pas d'ailleurs qu'aucun des amis de M. Morisset ait envie de contester cette vérité. Eh bien ! je vous dis à présent que si nous considérons les besoins du pays, ce n'est pas guérir le mal, mais c'est plutôt l'augmenter que d'ériger encore un établissement d'éducation publique, à grand frais et au milieu de ceux qui existent déjà. Voyons cependant de quelle utilité une pareille institution peut être au milieu de nous.

Je suppose qu'une Université ressemble à un collège supérieur, c'est-à-dire que l'on y enseignera tout ce que l'on enseigne actuellement dans un collège supérieur, tout ce qui peut conduire la jeunesse à sa fin, à un emploi honorable dans le monde ou à une position élevée : belles-lettres, philosophie, sciences, théologie, etc. Eh bien ! tout cela n'est-il pas enseigné dans nos collèges pour les besoins actuels du pays ? On y enseignera la théologie ; mais c'est à peine si ceux qui se destinent au sacerdoce peuvent